

sérieuse — toutes les œuvres d'un auteur et en les répartissant en des subdivisions fixées une fois pour toutes (symphonies, musique de chambre, de piano, de violon, etc., oratorios, œuvres dramatiques, etc.), comme c'est le cas de toutes les bibliographies bien établies, elles éviteraient de longues et ennuyeuses recherches à leurs clients, aussi bien qu'aux marchands chargés de la vente.

Qui plus est, elles seraient bien inspirées d'imprimer, sur leurs disques, des inscriptions plus visibles, réduisant au minimum, dans ce but, toutes les indications qui ne concernent que la fabrique, et surtout signalant plus clairement le nom de l'auteur. Celui-ci, en effet, figure constamment en caractères microscopiques, alors que les mots *symphonie*, *quatuor*, et le nom des exécutants bénéficient d'une typographie bien meilleure.

R. ALOYS MOOSER.

■ ■ ■

## Lettre ouverte à Mrs. E. W. B. sur le genre de l'Opéra

Madame, vous me fîtes l'honneur, ainsi qu'à certains autres de mes confrères, de me demander mon avis sur le dessein que vous formez de fonder un nouveau théâtre musical dans le pays lointain où vous habitez, et sur le degré de possibilité que je vois à la remise au premier plan de l'actualité esthétique de ce genre du spectacle chanté, que les musiciens peuvent paraître délaisser depuis quelque temps au profit soit du ballet, soit de la musique pure.

Ce sont là, et vous le savez fort bien, problèmes parmi les plus complexes qui soient !

Constater combien le contact est direct aujourd'hui entre l'art de la danse, l'art du ballet et le public, c'est dire une banalité. Partout l'on danse d'une façon intéressante et avec recherche de nouveauté.

De pareilles affirmations ne sauraient s'appliquer aussi catégoriquement en ce qui concerne l'Opéra !

Vous n'ignorez pourtant pas les très nombreux efforts faits en Europe Centrale pour rénover ce dernier genre. Je ne puis même ici que vous envier puisque vous avez vu à Berlin le tout récent opéra de Hindemith qui excite parmi nous tant de curiosité.

Quand vous partîtes pour l'Europe centrale, ne vous sachant point l'ennemie d'austères réflexions, je vous remis le livre de Roland-Manuel sur Ravel, non point tant pour ce qui y est dit si brillamment de ce dernier auteur, mais pour le chapitre où sont mises à nu avec une supérieure acuité les causes qui font que le théâtre chanté peut paraître d'un certain point de vue un genre quasiment monstrueux.

Il y a quelques années fut un instant de mode un petit jeu de société consis-

tant à chercher des définitions par séries numériques progressives. On disait, par exemple : « Un Français c'est un héros, deux Français c'est une conversation, trois Français c'est un ménage. » Eh bien ! le ménage à trois d'un texte littéraire, d'un spectacle et d'une symphonie (pour reprendre les termes orlando-manuelins) peut paraître quelque chose d'aussi faux qu'une trilogie conjugale.

Pourtant... oui, il y a beaucoup de pourtant...

Et d'abord l'art ne vit, ainsi que le laisse entendre Roland-Manuel, que de difficultés vaincues, et fait, comme dit Marc Aurèle, de l'obstacle la matière même de son action.

Puis, il faut écarter, je crois bien, l'objection tirée de la notion d'actualité, et ne pas croire qu'un genre est condamné, dont la décadence peut sembler patente. Il n'est guère vrai que la nature ne fasse pas de sauts. Le progrès ne se fait guère d'une façon continue. Si je n'avais peur de quelque pédanterie, je ferais volontiers intervenir ici la loi dite « de Cope » sur les mutations biologiques. La plupart des pas en avant s'appuient non pas sur la plus récente, mais sur une antérieure des étapes de l'évolution. *Multa renascentur*, dit le poète, *quae jam...* pardon, Madame, je m'arrête puisque je vous devine déjà me traiter de cuistre ! Disons plutôt que, contrairement à la cigale de la fable, Euterpe a beaucoup dansé depuis vingt ans. M'est avis qu'il est temps maintenant qu'elle chante.

En esthétique, il n'est pas tout à fait vrai que la fonction crée l'organe. Il y a interaction entre ces deux termes. La fonction créatrice est souvent conditionnée par l'organe à travers lequel elle peut s'exprimer. Si tant de compositeurs écrivent des ballets, c'est qu'il y a tant de troupes excellentes qui les peuvent danser. S'il leur était offert autant de bonnes troupes d'opéra rien ne dit qu'ils ne s'orienteraient davantage dans ce dernier sens.

Du reste, il y a dans l'air tant d'indices de tendances de cet ordre, qui paraissent ne demander qu'à se cristalliser. Certes, dans l'ordre musico-chorégraphique, un chef-d'œuvre peut toujours survenir, une fraîche nouveauté s'imposer. Mais, j'ai quand même l'impression qu'une franche révolution musicale n'a plus de grandes chances de nous venir d'un ballet, comme ce fut le cas, entre autres, avec *le Sacre*. Déjà, il me semble que c'est dans le cadre de l'Opéra que nombre de compositeurs, et même qui écrivent des ballets, déversent le meilleur d'eux-mêmes. Vous avez applaudi comme moi au délicieux entrain, à l'allègre fraîcheur de *l'Ecran des jeunes filles*, ou encore au charme du *Bal*. Je crois que plus de richesses encore nous réservent *le Diable amoureux* de Roland-Manuel ou *l'Orfeo* de Rieti. J'aime infiniment *la Création du monde* de Milhaud, mais je ne puis me remémorer sans frissonner la grandeur du final des *Euménides*, ni attendre sans impatience extrême le jour où sera représenté son *Christophe Colomb*. Plus que de la *Chatte* j'attends du prochain opéra de Sauguet. Je pourrais multiplier ces exemples. Pour vous faire pressentir des possibilités d'avenir encore confuses, cessant de vous parler de compositeurs ayant déjà fait leurs preuves, je voudrais simplement vous confier que je place infiniment d'estime et d'espoir en un tout jeune garçon, italien, de 15 ans à peine, dont le bagage musical est déjà fort considérable. Eh bien ! il me raconta récemment que la première grande œuvre qu'il projette d'écrire quand il sera en pleine possession de ses forces doit être un

opéra, dont la conception me parut quasiment géniale, sur une des plus grandes figures de la Renaissance italienne.

Mais certes, la forme de l'opéra, si elle veut retrouver un nouveau lustre, devra se transformer, prendre probablement des aspects très nouveaux. Et un fait nouveau me paraît singulièrement devoir favoriser la renaissance d'un théâtre musical d'un niveau supérieur, c'est l'invention du cinéma sonore, qui devra à mon avis remplacer les formes inférieures du drame lyrique. J'ai l'impression que le film musical devra *libérer* le théâtre musical, un peu au même sens où jadis Cocteau disait que la photographie devait libérer la peinture. Du reste, il se peut que l'on fasse de très bons films sonores ; et dès maintenant le compositeur peut tirer d'eux de très utiles leçons. Il m'arriva récemment, au cinéma, d'assister successivement à un air de *Paillasse* et au *Chanteur de Jazz*. Quelle leçon de mesure, de discrétion, si j'ose dire : de classicisme, étaient les chansons d'Al. Jolson après les débordements vocaux du ténor Léoncavallien ! Mais dans l'ensemble je crois qu'il se passera pour la musique ce qui s'est passé il y a dix ou vingt ans pour le théâtre simplement parlé. Sans la diffusion du cinéma, le « drainage » qu'il opéra de certains éléments scéniques, je crois que les théâtres dits « d'avant garde », pour ne parler que de Paris, ceux de Jovet, Dullin, Baty, etc..., n'auraient jamais pu exister.

\*  
\*\*

Vous ne croyez pas, pourriez-vous m'objecter, au danger possible de l'absorption complète du théâtre par le film, de la scène par l'écran ? Eh bien, franchement non ! Je crois qu'il restera toujours un besoin, une faim de voir un acteur *en chair et en os*, mimer, parler, ou chanter devant soi. Je crois que quelque chose d'irremplaçable se dégage d'un corps humain en pleine action. Notre sens du mouvement — bravant votre sourire, il faut bien que je dise : notre sens « kinesthésique » est directement affecté par lui. Nous *regardons* un film ; *nos muscles* participent mimétiquement à l'exécution d'une action par nos semblables. C'est dans un retentissement *corporel* direct beaucoup plus profond que je vois la supériorité du théâtre sur l'image animée. Ce retentissement nous le constatons, par exemple, quand à la sortie d'un opéra nous fredonnons instinctivement les airs que nous avons entendus, et cela davantage que lorsque nous venons d'écouter une symphonie même « chantante ». Certes, ces airs, c'est notre oreille qui les a enregistrés, mais c'est aussi notre larynx qui s'est accordé inconsciemment aux mouvements internes que faisaient ceux qui les émettaient, et cherche à se libérer en les reproduisant. L'on a beaucoup blagué cette manie fredonnante, mais c'est là une force, non pas superficielle mais très profonde, dont on n'a peut-être pas encore exploité toute la vertu.

Au théâtre nous nous sentons plus ou moins comme un enfant qui verrait jouer d'autres enfants, et dont tout l'être frémit du désir de participer à leurs ébats. Chez l'enfant naît un désir de cri, chez le spectateur, une tendance refoulée, mais « dynamogénique » vers le chant. « *Singspiel* » : jeu chanté, c'est ainsi que les Allemands désignaient les premiers de leurs opéras. L'on n'a pas, je crois, exploré encore toute la vérité, la profondeur de ce terme.

J'ai gardé pour la fin la difficulté principale que voit Roland-Manuel, après Boris de Schloezer, au théâtre musical, et qui est d'inconfortablement nous tirailler, si j'ose dire, entre deux sortes de temps. Le temps conventionnel du dramaturge, qui est un simple cadre arbitraire aux événements et la pure durée psychologique où de soi-même nous plonge la musique.

Mais je crois qu'entre ces deux ordres de choses, une conciliation n'est pas impossible. Il y a en l'homme une activité par quoi nous encadrons toutes sortes d'événements dans un temps purement subjectif : c'est le rêve. Un compositeur allemand a intitulé ses opéras « *Traumoper* » — ils sont, hélas ! détestables. Mais l'idée est bonne ; et c'est peut-être une de celles d'après lesquelles se dirigera le théâtre de demain. Ce serait du reste une solution assez proche de celle du genre de la féerie, dont Roland-Manuel nous montre l'adoption par Ravel.

Pourtant si j'insiste sur l'idée du rêve, c'est que je crois celui-ci capable de nous mener beaucoup plus loin que nous ne pensons. Beaucoup plus loin même que le monde de symboles assez limités qu'y voit la psychanalyse.

Je ne vous effraierai pas, je le sais, Madame, en vous entraînant vers d'audacieuses métaphysiques. Vous avez déjà entendu dire qu'un être à la pensée complètement disciplinée, maîtrisée, voit parfois se transformer ses rêves ; à la place d'inconsistants et fugaces lambeaux psychiques, il vit pendant son sommeil dans de merveilleuses et substantielles réalités dont il peut rapporter le souvenir dans l'état de veille. C'est une des formes de ce que nous appelons l'« initiation », qui ouvre l'accès d'un monde supérieure de formes, de couleurs, de sons.

Madame, le but suprême de tout art, je pense que c'est de nous mettre en rapport plus ou moins conscient avec ces mondes supérieurs, qui sont la source de toute beauté, et à l'existence desquels la croyance se répand heureusement de plus en plus aujourd'hui. Dans ces mondes spirituels, il est un « plan » comme l'on dit, qui est principalement le règne d'une *sonorité* supra-sensible ; parfois on l'appelle plan « dévachanique ». Eh bien ! dans ce plan dévachanique toutes les actions terrestres ont leur écho sonore, depuis un acte quotidien jusqu'à un événement collectif comme, par exemple, une bataille. Je crois que le destin suprême d'un théâtre musical futur et de nous donner comme un pressentiment de ce sublime, divin, écho sonore, inaudible actuellement, de toute notre existence. Ainsi il pourrait devenir d'une *vérité* plus profonde que le plus réaliste des drames, ou la plus « vécue » des comédies.

Je ne veux pas insister davantage, car il y a peut-être dans ces pages suffisamment de quoi vous faire prendre en grippe à tout jamais l'opéra, le drame lyrique, le théâtre musical en général, et quelle responsabilité me sentirais-je alors vis-à-vis de mes confrères en composition !

Pourtant l'idée que vous désirez si noblement réaliser est dans l'air. Des tentatives intéressantes ont déjà eu lieu, hélas ! sans lendemain.

Ah ! qu'il serait beau que vous réussissiez ; que votre exemple soit suivi et que vous fussiez, si j'ose dire, Madame, l'hirondelle qui fait le printemps !

Je vous prie d'agréer, etc...

Raymond PETIT.